LA CÉLÉBRATION AMBIGÜE DE L'AMITIÉ & DE LA VIE PARISIENNE

TEXTE 1

SIDO

- Et pourquoi cesserais-je d'être de mon village ? Il n'y faut pas compter. Te voilà bien fière, mon pauvre Minet-Chéri, parce que tu habites Paris depuis ton mariage. Je ne peux pas m'empêcher de rire en constatant combien tous les Parisiens sont fiers d'habiter Paris, les vrais parce qu'ils assimilent cela à un titre nobiliaire, les faux parce qu'ils s'imaginent avoir monté en grade. À ce compte-là, je pourrais me vanter que ma mère est née boulevard Bonne-Nouvelle !

(...)

Ne l'eussé-je pas tenu d'elle, qu'elle m'eût donné, je crois, l'amour de la province, si par province on n'entend pas seulement un lieu, une région éloignés de la capitale, mais un esprit de caste, une pureté obligatoire des mœurs, l'orgueil d'habiter une demeure ancienne, honorée, close de partout, mais que l'on peut ouvrir à tout moment sur ses greniers aérés, son fenil empli, ses maîtres façonnés à l'usage et à la dignité de leur maison.

En vraie provinciale, ma charmante mère, « Sido », tenait souvent ses yeux de l'âme fixés sur Paris. Théâtres de Paris, modes, fêtes de Paris, ne lui étaient ni indifférents, ni étrangers. Tout au plus les aimait-elle d'une passion un peu agressive, rehaussée de coquetteries, bouderies, approches stratégiques et danses de guerre. Le peu qu'elle goûtait de Paris, tous les deux ans environ, l'approvisionnait pour le reste du temps. Elle revenait chez nous lourde de chocolat en barre, de denrées exotiques et d'étoffes en coupons, mais surtout de programmes de spectacles et d'essence à la violette, et elle commençait de nous peindre Paris dont tous les attraits étaient à sa mesure, puisqu'elle ne dédaignait rien.

Sido, « Sido ».

1. Situez cet extrait dans *Sido*. Expliquez quels sont les deux éléments de l'opposition, et dites lequel est supérieur à l'autre selon Sido et Colette.

.....

.....

.....

2. Quels sont toutefois les attraits de Paris ?

.....

.....

.....

TEXTE 2

TOBY-CHIEN.- (...) Elle sembla m'entendre et repartit un peu plus calme :

« Je veux faire ce que je veux. Je veux jouer la pantomime, même la comédie. Je veux danser nue, si le maillot me gêne et humilie ma plastique. Je veux me retirer dans une île, s'il me plaît, ou fréquenter des dames qui vivent de leurs charmes, pourvu qu'elles soient gaies, fantasques, voire mélancoliques et sages, comme sont beaucoup de femmes de joie. Je veux écrire des livres tristes et chastes, où il n'y aura que des paysages, des fleurs, du chagrin, de la fierté, et la candeur des animaux charmants qui s'effraient de l'homme... Je veux sourire à tous les visages aimables, et m'écarter des gens laids, sales et qui sentent mauvais. Je veux chérir qui m'aime et lui donner tout ce qui est à moi dans le monde : mon corps rebelle au partage, mon cœur si doux et ma liberté ! Je veux... je veux !... Je crois bien que si quelqu'un, ce soir, se risquait à me dire : « Mais, enfin, ma chère... » eh bien, je le tue... Ou je lui ôte un œil. Ou je le mets dans la cave.

Les Vrilles de la vigne, « Toby-Chien parle ».

3. Reliez ce passage des *Vrilles de la vigne* à un moment de la vie de Colette.

.....
.....

4. À quoi Paris est ici mis en relation ?

.....
.....
.....

TEXTE 3

Mme Loquette, les yeux ailleurs, ne répond rien et souhaite seulement, de toutes les forces de son âme, un sandwich au jambon, ou deux, – ou trois, – avec de la moutarde...

Silence soucieux.

– Enfin, soupirez le patron, voyons le dessous... Allez-y, W..., prenez votre scène au moment où vous lui arrachez sa robe...

Le bronchité, le pneumonique se transforme, d'un geste de son visage, en brute montagnarde, et se rue, poignard levé, sur Mme Loquette, l'affamée Loquette devenue brusquement une petite femelle traquée, haletante, les griffes prêtes... Ils luttent un court instant, la robe se déchire du col aux chevilles, Mme Loquette apparaît demi-nue, le cou renversé offert au couteau...

– Hep ! ... arrêtez-vous, mes enfants ! l'effet est excellent ! Pourtant, attendez...

Les hommes se rapprochent de la principale interprète. Silence studieux. Elle laisse, plus indifférent qu'une pouliche à vendre, errer leurs regards sur ses épaules découvertes, sur la jambe visible hors de la tunique fendue...

Le patron cherche, clappe des lèvres, ronchonne :

– Évidemment, évidemment... Ce n'est pas... Ce n'est pas assez... pas assez nu, là !

La pouliche indifférente tressaille comme piquée par un taon.

– Pas assez nu ! qu'est-ce qu'il vous faut ?

– Eh ! il me faut... je ne sais pas, moi. L'effet est bon, mais pas assez éclatant, pas assez nu, je maintiens le mot ! Tenez, cette mousseline sur la gorge... C'est déplacé, c'est ridicule, c'est engonçant... Il me faudrait...

Inspiré, le patron recule de trois pas, étend le bras, et, d'une voix d'aéronaute quittant la terre :

– Lâchez un sein ! crie-t-il.

Les Vrilles de la vigne, « Music-halls ».

5. Où se situe l'action de cet extrait ? Expliquez le contexte.

.....
.....

6. Quelle est la tonalité de ce passage ?

.....
.....
.....

TEXTE 4

DE QUOI EST-CE QU'ON A L'AIR ?

(...)

Elle dort profondément à présent. Quand elle se réveillera en sursaut, elle s'excusera, en s'écriant : « M'endormir en visite, sur un fauteuil ! De quoi ça a-t-il l'air ? »

Mon amie Valentine, vous avez l'air d'une jeune femme oubliée là comme un pauvre chiffon gracieux. Dormez entre le feu et moi, au ronron de la chatte, au froissement léger du livre que je vais lire. Personne n'entrera avant votre réveil ; personne ne s'écriera, en contemplant votre sommeil boudeur et mon lit défait : « Oh ! de quoi ça a-t-il l'air ! » car vous en pourriez mourir de confusion. Je veille sur vous, avec une tiède, une amicale pitié ; je veille sur votre constant et vertueux souci de *l'air* que ça pourrait avoir...

Les Vrilles de la vigne, « De quoi est-ce qu'on a l'air ? ».

7. En vous appuyant sur le titre de ce chapitre des *Vrilles de la vigne* et sur ce court extrait, expliquez quel travers de la vie parisienne est ici visé et moqué.

.....

.....

.....

.....

TEXTE 5

BELLES-DE-JOUR

La guêpe mangeait la gelée de groseilles de la tarte. Elle y mettait une hâte méthodique et gloutonne, la tête en bas, les pattes engluées, à demi disparue dans une petite cuve rose aux parois transparentes. Je m'étonnais de ne pas la voir enfler, grossir, devenir ronde comme une araignée... Et mon amie n'arrivait pas, mon amie si gourmande, qui vient goûter assidûment chez moi, parce que je choie ses petites manies, parce que je l'écoute bavarder, parce que je ne suis jamais de son avis... Avec moi elle se repose ; elle me dit volontiers, sur un ton de gratitude, que je ne suis guère coquette, et je n'épluche point son chapeau ni sa robe, d'un œil agressif et féminin... Elle se tait, quand on dit mal de moi chez ses autres amies, elle va jusqu'à s'écrier : « Mes enfants, Colette est toquée, c'est possible, mais elle n'est pas si rosse que vous la faites ! » Enfin elle m'aime bien.

Je ressens, à la contempler, ce plaisir apitoyé et ironique qui est une des formes de l'amitié.

(...)

Telle est mon amie, dont j'aurai dit tout ce que je sais, si j'ajoute qu'elle se nomme Valentine.

(...)

Une minute plus tard, elle pleurait, en essuyant l'intérieur de ses paupières avec la corne d'une serviette à thé. Elle pleurait avec simplicité, attentive à ne pas tacher de larmes sa robe de crêpe de Chine, à ne point défaire sa figure, elle pleurait soigneusement, proprement, petite martyre du maquillage...

– Je ne puis pas vous être utile ? lui demandai-je doucement.

Elle fit « non » de la tête, soupira en tremblant, et me tendit sa tasse où je versai du thé refroidi...

– Merci, murmura-t-elle, vous êtes bien gentille... Je vous demande pardon, je suis si nerveuse...

– Pauvre gosse ! Vous ne voulez rien me dire ?

– Oh ! Dieu si. Ce n'est pas compliqué, allez. Il ne m'aime plus.

(...)

– C'est tout ce que vous me dites ?

– Mon pauvre petit, que voulez-vous que je vous dise ? Je crois que rien n'est cassé, et que votre peintre d'amant grattera demain à votre porte, peut-être ce soir...

– Peut-être qu'il aura téléphoné ? Il n'est pas méchant au fond... il est un peu toqué, c'est une crise, n'est-ce pas ?

Elle était debout déjà, tout éclairée d'espoir.

Je dis « oui » chaque fois, pleine de bonne volonté et du désir de la satisfaire...

Les Vrilles de la vigne, « Belles-de-jour ».

TEXTE 6

- Vous l'aimez encore ?

Elle [Valentine] hésite :

- Je ne sais pas... Je lui en veux terriblement, parce qu'il ne m'aime plus et qu'il m'a quittée ... Je ne sais pas, moi. Je sais seulement que c'est insupportable, insupportable, cette solitude, cet abandon de tout ce qu'on aimait, ce vide, ce...

Elle s'est levée sur ce mot « insupportable » et marche dans la chambre comme si une brûlure l'obligeait à fuir, à chercher la place fraîche...

(...)

Demeurez comme vous êtes, s'il n'y a pas de remède, de réconciliation possible...

- Il n'y en a pas, dit-elle froidement, comme moi.

- Non ?... Alors il faut attendre...

- Attendre ? Attendre quoi ?

Quel réveil tout à coup, quel fol espoir ! Je secoue la tête :

- Attendre la guérison, la fin de l'amour. Vous souffrez beaucoup, mais il y a pis. Il y a le moment, - dans un mois, dans trois mois, je ne sais quand, - où vous commencerez à souffrir par intermittences. (...) Oh ! mon enfant ! comme les reprises du mal sont terribles ! Il s'abat sur vous sans avertir, sans rien ménager... Dans un moment innocent et léger, un suave moment délivré, au milieu d'un geste, d'un éclat de rire, l'idée, le foudroyant souvenir de la perte affreuse tarit votre rire, arrête la main qui portait à vos lèvres la tasse de thé, et vous voilà terrifiée, espérant la mort avec la conviction ingénue qu'on ne peut souffrir autant sans mourir... Mais vous ne mourrez pas !... - vous non plus. Les trêves reviendront irrégulières, imprévisibles, capricieuses. Ce sera... ce sera vraiment terrible... (...) - Mais il y a pis encore !

(...) Il y a le moment où vous ne souffrirez presque plus. Oui ! Presque guérie, c'est alors que vous serez « l'âme en peine », celle qui erre, qui cherche elle ne sait quoi, elle ne veut se dire quoi...

(...) - Jusqu'à la guérison, mon amie, la vraie guérison.

Cela vient... mystérieusement. On ne la sent pas tout de suite. Mais c'est comme la récompense progressive de tant de peines... Croyez-moi ! cela viendra, je ne sais quand. Une journée douce de printemps, ou bien un matin mouillé d'automne, peut-être une nuit de lune, vous sentirez en votre cœur une chose inexprimable et vivante s'étirer voluptueusement, - une couleuvre heureuse qui se fait longue, longue, - une chenille de velours déroulée, - un desserrement, une déchirure soyeuse et bienfaisante comme celle de l'iris qui éclôt... Sans savoir pourquoi, à cette minute, vous nouerez vos mains derrière votre tête, avec un inexplicable sourire... (...) Vous goûterez un craintif bonheur, pur de toute convoitise, délicat, un peu honteux, égoïste et soigneux de lui-même...

Mon amie me saisit les mains :

- Encore ! encore ! dites encore !...

Hélas, qu'espère-t-elle donc ? ne lui ai-je pas assez promis en lui promettant la guérison ? Je caresse en souriant ses petites mains chaudes :

- Encore ! mais c'est fini, mon enfant. Que voulez-vous donc ?

- Ce que je veux ? mais... l'amour, naturellement, l'amour !

- Oui, mon enfant, oui. Vous, vous aurez un autre amour... Je vous le promets.

Les Vrilles de la vigne, « La guérison ».

8. En vous appuyant sur ces deux extraits, expliquez que Colette comment célèbre l'amitié.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....